

QUÉBEC.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE CANADIEN se publie trois fois par semaine, le LUNDI, le MERCREDI et le VENDREDI dans l'après-midi. Le prix de l'abonnement est de quatre piastres par année, outre les frais de poste. Ceux qui veulent continuer, sont obligés d'en donner avis un mois avant l'expiration du terme de l'abonnement, qui est de six mois, et payer leurs arriérés, autrement ils seront censés continuer un autre semestre. Les lettres, paquets argent, correspondances, &c. doivent être adressés francs de port, à l'imprimerie au Bureau du Journal, N^o. 13, Rue Lamontagne, Basse-Ville.

PARTIE RELIGIEUSE.

Vie publique et privée de Napoléon Bonaparte par L. G. Michaud, principal rédacteur de la Biographie universelle.

Ce que nous savons le moins, il faut l'avouer de bonne grâce, c'est l'histoire contemporaine. Acteurs quelquefois, le plus souvent spectateurs des plus grands événements qui se passent sous nos yeux et qui nous touchent de très-près, ou nous n'en gardons qu'une idée vague et confuse, ou nous négligeons de les rattacher à leur origine, d'en assigner les causes principales, d'en démêler les ressorts cachés, par conséquent de les peindre sous leur véritable physionomie. Quelle époque eut jamais plus d'historiens que la révolution française? Presque tous, victimes et bourreaux, en ont décrit à l'envi les diverses phases. Eh bien, cette domination sanglante a-t-elle été parfaitement connue par ceux qui se vantent de n'avoir transmis à la postérité que des faits dont ils avaient été témoins, et que des scènes où ils avaient joué un rôle plus ou moins important? L'écrivain qui viendra après eux ne devra-t-il pas faire un choix judicieux des nombreux matériaux dont il est en possession, élaguer ceux qui sont faux ou inutiles, soumettre les faits à une analyse sévère, balancer une autorité par une autre, et du milieu de ces débats contradictoires faire jaillir la vérité?

Telle est la tâche que M. Michaud a heureusement remplie dans une remarquable notice de Napoléon Bonaparte qui fait partie du 75^e volume de la Biographie universelle. Après le mérite de réunir dans un cadre étroit les plus riches matériaux, il a eu celui de les présenter sous leur jour le plus vrai, le plus indépendant des passions, des intérêts qui dictent la plupart des écrits de notre époque. Contemporain des événements, il nous apprend qu'il les observait lorsqu'ils s'accomplissaient qu'il en recueillait tous les témoignages, compulsé tout ce qui a été dit en écrits sur cet important sujet. Mais il s'est bientôt aperçu que la plupart de ces écrits, fort remarquables du reste par l'art de la composition, contenaient des influences étrangères ou d'une partialité peu digne de l'histoire. Les uns ne présentent que des diatribes, des accusations sans bonne foi, sans mesure, où l'on ne fait la part ni des circonstances, ni des nécessités humaines; d'autres ne sont que des apologies, des exagérations sans bonne foi et sans vérité, où les torts les plus graves sont niés et dissimulés par des mensonges ou des réticences. Je crois que M. Michaud a évité ces deux écueils; et comme je crois aussi qu'il déplorait également aux admirateurs et aux adversaires outrés de Napoléon, il pourra se flatter d'avoir dit toute la vérité, et rien que la vérité.

Plusieurs traits de la vie de Napoléon sont étrangers à l'esprit de ce journal. Toutefois je regrette de ne pouvoir pas m'étendre sur le siège de Toulon où Bonaparte apparaît pour la première fois dans l'histoire sur le premier plan, et où, pour la première fois, on le voit déployer cette force d'action et de volonté qui devait entraîner les destinées du monde.

Placés entre le fer des assassins révolutionnaires, dit notre historien, et les fallacieuses promesses de l'étranger, les trop crédules habitants de Toulon venaient de se livrer aux Anglais avec le plus riche de nos établissements maritimes. Mais ce n'était pas comme conquérants, comme maîtres qu'ils les y avaient admis; c'était comme alliés, comme défenseurs d'une monarchie qu'ils reconnaissaient, que ces étrangers avaient promis de secourir et défendre. Quand ils y furent entrés, les Anglais, au contraire, parlèrent en maîtres, et l'amiral Hood, leur commandant, ne permit pas même qu'un vaisseau français allât recevoir au sud, dans le port de Gênes, le frère de Louis XVI, régent du royaume, où sa présence eût fait accourir un grand nombre de royalistes, qui, réunissant leurs efforts à ceux de Lyon, de Marseille, de l'Ouest et du Midi, auraient levé contre la Convention, eussent très-probablement assuré le triomphe de la monarchie. Jamais les circonstances ne furent plus favorables à cette cause. Les Anglais le savaient bien; mais jamais, on doit le dire, ils n'en voulurent franchement le succès.

M. Michaud ne se montre guère favorable à la politique des cabinets de l'Europe, il saisit toutes les occasions d'en dévoiler l'astuce et le machiavélisme; il prouve par les documents les plus irréfutables qu'ils n'eurent jamais d'autre but que l'abaissement de la France, et malgré l'opinion cordiale que nous berrons aujourd'hui si agréablement, il est difficile de n'être pas de l'avis de l'historien consciencieux.

L'expédition d'Égypte a servi de texte à mille versions contradictoires. Voici celle de M. Michaud, qui, pour être simple, n'en est pas moins vraie. 60,000 hommes quittèrent une patrie qui, en ce moment, avait besoin de leurs services, et ils pouvaient vivre avec honneur et joie; et ils allaient à l'aventure dans un pays qu'ils ne connaissaient point, sans savoir ce qu'ils devaient y faire, sous les ordres d'un homme qui n'en savait guère plus; et tout cela, parce que le Directoire avait peur de son général, et que ce général, d'une ambition démesurée, voulait en effet le renverser. Pauvres humains!

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR JEAN-BAPTISTE FRÉCHETTE, PÈRE, IMPRIMEUR ET PROPRIÉTAIRE, N^o. 13, Rue La Montagne.

NOS INSTITUTIONS, NOTRE LANGUE ET NOS LOIS!

Bonaparte en Égypte joua le rôle de comédien, tantôt s'annoyant aux Musulmans comme l'envoyé de Dieu, tantôt se montrant à la mosquée dans le costume musulman pour célébrer une fête de Mahomet et reconnaissant hautement le dieu du prophète.

Après des victoires suivies de cruels revers, il entra en France pour se saisir du pouvoir qu'il avait hâte d'arracher aux vieux révolutionnaires, et il faut convenir qu'il sut mettre merveilleusement à profit les circonstances. Aussi fin diplomate que le prince de Talleyrand, promesses, réticences, caries es, demi-confidences, mensonges, rien ne lui coûtait pour arriver à ses desseins. Après le 18 brumaire, l'enthousiasme fut à son comble à Paris. La multitude, dit notre historien, si crédule, si vaine, qu'avec quelques mots de gloire, de victoire il est facile de séduire; ce public qui se proclamait alors fierement la grande nation et se croyait souverain quand bientôt on allait l'appeler mon peuple, ce public se montra aussi enthousiaste qu'aux jours de sa première ivresse révolutionnaire. Non moins charlatan, ou si l'on veut, non moins habile que les hommes de 1789, Bonaparte sut, comme eux, flatter et bercer la vanité de la multitude; mais plus prévoyant et plus sage, il s'occupa de relever les ruines qu'ils avaient faites. Ce fut alors que, par le concours des hommes les plus éclairés, il prépara ces recueils de lois, ces Codes faits pour immortaliser son nom, peut-être encore plus que ses victoires. Il fut surtout heureusement inspiré lorsque, malgré l'opposition du parti révolutionnaire et de quelques-uns de ses généraux, il releva les autels en France par un concordat conclu avec le Saint-Siège. Ennuyé des objections dont le harcelaient tous ces vieux incorrigibles, il dit un jour à M. de Fontanes: "Sont-ils bêtes tous ces révolutionnaires! il n'y a que vous et moi qui ayons le sens commun."

On s'est plu quelquefois à faire de Napoléon un partisan du système constitutionnel, un grand ami des idées libérales. Les compilations de Sainte-Hélène, rédigées le plus souvent en France et dont M. Michaud ne manque jamais l'occasion de faire bonne justice, ont contribué à répandre cette étrange opinion. En vérité, c'est se moquer de l'histoire. Tout le monde sait que Napoléon a toujours professé le plus souverain mépris pour ces prétendus législateurs toujours prêts à donner aux peuples qu'ils veulent régénérer, leurs constitutions et leurs utopies. Quand il voulait semoncer quelqu'un, il lui disait: "Vous êtes un constituant, un idéologue, un janséniste." Gradation plaisante, mais qui a bien son coin de vérité! Ce qui perdit Napoléon en 1815, ce fut de s'être entouré de tous ces constituants et idéologues qu'il connaissait si bien, mais que Fouché lui imposa comme un funeste réseau.

L'assassinat du duc d'Enghien, la guerre d'Espagne et la persécution suscitée au pape Pie VII furent trois crimes et trois fautes de Napoléon.

Pie VII, dit très-bien M. Michaud, n'avait, il est vrai, ni armée, ni trésor; mais il était impassible, résigné, capable de souffrir toutes les tribulations, d'affronter tous les périls pour la défense de l'Eglise et le triomphe de la religion. A la honte des princes et des rois, l'histoire dira qu'un vieillard désarmé résista avec plus de fermeté, de courage, que ceux qui avaient à leurs ordres des armées nombreuses, et qu'il fut pour Napoléon le plus embarrassant des obstacles. On sait que dans les conférences de Tilsit, le czar, qui réunissait dans son empire la double puissance temporelle et spirituelle, avait beaucoup vanté cet avantage à Napoléon, si facile à persuader quand il s'agissait d'accroissement et de cumulation de pouvoirs.

Il faut lire dans M. Michaud ce qu'il dit de ce fameux traité de Tilsit, si important dans l'histoire et si remarquable par ses conséquences. C'est une des plus belles pages de sa Notice où il y en a de si remarquables.

Napoléon fut dévoré d'ambition, mais il ne fut jamais irréligieux. En vain quelques-uns de nos historiens ont-ils voulu mettre leurs propres idées sous la protection de ce grand nom; plusieurs actes de sa vie publique, les détails que l'on sait de sa conversation intime, sa fin chrétienne protestent contre cette imputation injurieuse. Un jour il disait à madame de Montesquiou, gouvernante du roi de Rome: "Voilà Bernadotte roi, quelle gloire pour lui!—Oui, Sire; mais il y a un vilain revers de médaille; pour un trône il a abdiqué la foi de ses pères.—Oui, c'est très-vilain,

et moi qu'on croit si ambitieux, je n'aurais jamais quitté ma religion pour toutes les couronnes de la terre." En confiant son enfant à cette illustre dame dont il appréciait les rares vertus et la haute piété, il lui dit: "Madame, je vous confie mon enfant sur qui reposent les destinées de la France et peut-être de l'Europe entière; vous en ferez un bon chrétien." Quelqu'un se permit de rire; aussitôt le maître courroucé se retourna vers lui et l'apostropha ainsi: "Oui, Monsieur, je sais ce que je dis, il faut faire de mon fils un bon chrétien, car autrement il ne serait pas bon Français." Je suis persuadé que plusieurs de nos honorables pairs savaient cette anecdote que madame de Montesquiou aimait à raconter, et je m'étonne qu'ils n'aient pas songé à la rappeler dans la discussion sur la loi de la liberté d'enseignement. N'y avait-il point opportunité?—(L'Ami de la Religion.)

L'abbé DASSANCE.
(A continuer.)

—Nous avons exprimé le vœu que le gouvernement différât, jusqu'à la session prochaine, de présenter à la chambre des députés le projet de loi sur l'instruction secondaire, adopté déjà par la chambre des pairs. Il eût été, selon nous, d'une politique plus élevée de ne pas laisser arriver ce projet de loi devant la chambre élue, avec le triste cortège des passions universitaires encore toute fiévreuses. Certes, une question qui a paru digne aux évêques de France de leurs méditations les plus sérieuses, une question qui touche en effet aux plus graves intérêts de l'Etat et de l'Eglise, devait, ce nous semble, être discutée par les représentants d'un grand peuple avec le calme et la haute impartialité que ne peuvent plus nous promettre en ce moment les fatales préventions soulevées contre nous.

En sollicitant cet ajournement de la sagesse des ministres, nous n'avions pas d'autre pensée. M. Villemain n'a pas cédé, s'écrie tout triomphant le Journal des Débats! Nous le savions assez qu'il ne céderait pas. C'est le parti modéré du ministère qui a cédé aux exigences d'un orgueil irrité de ses récentes blessures. Eh bien! c'est un malheur. Que va-t-il arriver? Le Journal des Débats, que sa joie rend expansif, ne dissimule pas ses espérances. Il y aura une discussion dans les bureaux; il y aura une commission nommée, peut-être un rapport déposé, et la chambre, c'est du moins ce que déjà l'on proclame, se trouvera engagée par ces premières opérations, qui nous seront évidemment peu favorables. Nous ne savons si les ministres y ont bien réfléchi; mais une loi amendée par la chambre dans un sens contraire aux légitimes réclamations des évêques, peut devenir un embarras bien sérieux pour le gouvernement.

Pour nous, au milieu de nos craintes, nous conservons encore une espérance. L'Université, dans l'enlèvement de son prochain triomphe, pousse l'empressement et la haine jusqu'à disputer au clergé sa part la plus légitime et la moins contestable dans l'éducation publique. A l'apreté de ses demandes d'exclusion, il est trop manifeste que l'intervention religieuse, qui n'est pour nous qu'une question de foi et de vie morale, n'est plus pour elle qu'une concurrence d'industrie, qu'une honteuse question d'argent.—(Idem.)

—La santé de M. l'évêque de Nancy paraît être profondément altérée. Emporté par son zèle et sa charité vraiment apostoliques, l'illustre prélat a abusé de ses forces, et pendant plusieurs jours ses amis et ses parents de Provence ont eu des craintes pour une vie si pleine de zèle. Voici les nouvelles que donne à ce sujet la Gazette du Midi:

"En quittant Béziers, Mgr de Forbin Janson s'était rendu à Montpellier; il y arriva exténué de fatigue et crachant le sang. Mais un nombre immense de fidèles, avertis par leur évêque, étaient déjà réunis à la cathédrale. Mgr de Forbin Janson ne voulut pas tromper leur espoir. Il monta en chaire, dans l'intention de n'y rester que quelques instants: bientôt son amour du bien lui faisant oublier ses souffrances, il prêcha deux heures; il fallut ensuite le porter chez Mgr Thibaut. Il se trouvait dans un état si alarmant, qu'on crut devoir appeler auprès de lui son frère, M. le marquis de Forbin. Cependant le repos, les soins des médecins et des amis qui l'entouraient, ont fait disparaître les symptômes alarmants. On espère que le vénérable prélat pourra se mettre en route pour Marseille où sa présence est ar-

demment désirée, et où S. G. veut propager l'œuvre si touchante de la Sainte-Enfance."

Partie littéraire, politique, etc.

LEBERGER.

Vers le milieu de l'été de 18... un petit pâtre de quinze ou seize ans, mais si chétif qu'il ne paraissait pas en avoir douze, poussait devant lui, de cet air méditatif et mélancolique particulier aux gens qui passent une partie de leur existence dans la solitude, une ou deux douzaines de moutons, qui se seraient à coup sûr dispersés sans l'active vigilance d'un grand chien noir à oreilles droites, qui ralliait au groupe principal les retardataires ou les capricieux par quelque léger coup de dent appliqué à propos.

Les romans n'avaient pas tourné la tête à Petit-Pierre: c'est ainsi qu'il se nommait, et non Lycidas ou Tircis;—il ne savait pas lire. Cependant il était rêveur; il restait de longues journées appuyé le dos contre un arbre, les yeux errant à l'horizon dans une espèce de contemplation extatique. A quoi pensait-il? Il l'ignorait lui-même. Chose bien rare chez un paysan, il regardait le lever et le coucher du soleil, les jeux de la lumière dans le feuillage, les différentes nuances des lointains, sans se rendre compte du pourquoi. Même il jugeait comme une faiblesse d'esprit, presque comme une infirmité cet empire exercé sur lui par les eaux, les bois, le ciel, et il se disait:—Cela n'a pourtant rien de bien curieux, les arbres ne sont pas rares, ni la terre non plus. Qu'ai-je donc à m'arrêter une heure entière devant une colline, oubliant le boire et le manger, oubliant tout? Sans Fidéle, j'aurais déjà perdu plus d'une bête, et le maître m'aurait chassé. Pourquoi ne suis-je pas comme les autres grand, fort, riant toujours, chantant à tue-tête, au lieu de passer ma vie à regarder pousser l'herbe que broutent mes moutons? Petit-Pierre se plaignait tout bonnement de n'être pas stupide, et avait-il tort?

Sans doute vous avez déjà pensé que Petit-Pierre était amoureux; il le sera peut-être, mais il ne l'est pas. Les amours des champs ne sont pas si précoces, et notre berger ne s'était pas encore aperçu qu'il y eût deux sexes. Il est vrai qu'en certains cantons peu favorisés, l'on pourrait s'y tromper; c'est le même hâle, la même carotte, les mêmes mains rouges, la même voix rauque: la nature n'a créé que la femme, la civilisation a créé la femme.

Arrivé sur le revers d'une pente couverte d'un gazon fin et luisant, et semée de quelques beaux bouquets d'arbres s'agitant au terrain par des racines nouées d'un caractère singulier et pittoresque, il s'arrêta, s'assit sur un quartier de roche, et le menton appuyé sur son bâton, recourbé comme ceux des pasteurs d'Arcadie, il s'abandonna à la pente d'habitude de ses rêves. Le chien jouant avec sagacité que les moutons ne s'éloignent pas d'un endroit où l'herbe était si drue et si tendre, se coucha aux pieds de son maître, la tête allongée sur ses pattes et les yeux plongés dans le regard avec cette attention passionnée qui fait du chien un être presque humain. Les moutons s'étaient groupés çà et là dans un désordre heureux. Un rayon de lumière glissait sur les feuilles et faisait briller dans l'herbe quelques gouttes de rosée, diamants tombés de l'éclat de l'Aurore, et que le soleil n'avait pas encore ramassés. C'était un tableau tout fait, signé: Dieu, un assez bon peintre, dont le jury du Louvre refuserait peut-être les toiles.

C'est la réflexion que fit une jeune femme qui entra en ce moment par l'autre extrémité du vallon.

—Quel joli site à dessiner! dit-elle en prenant un album des mains de la femme de chambre qui l'accompagnait.

Elle s'assit sur une pierre moussue, au risque de verser sa fraîche robe blanche, dont elle paraissait s'inquiéter fort peu, ouvrit le livre aux feuillets velins, le posa sur ses genoux et commença à tracer l'esquisse d'une main hardie et légère. Ses traits fins et purs étaient dorés par l'ombre transparente de son grand chapeau de paille, comme dans cette délicieuse ébauche de jeune femme par Rubens que l'on voit au Musée; ses cheveux d'un blond riche, formaient un gros chignon de nattes sur son cou plus blanc que le lait, et moucheté, comme par coquetterie, de trois ou quatre petites taches de rousseur. Elle était d'une beauté charmante et rare.

Petit-Pierre, absorbé par une découpure de feuilles de châtaigner, ne s'était pas d'abord aperçu de l'arrivée d'un nouvel acteur sur la tranquille scène de la vallée. Fidèle avait bien levé le nez, mais ne voyant là aucun sujet d'inquiétude, il avait repris son attitude de sphinx mélancolique. L'aspect de cette forme svelte et blanche troubla singulièrement le jeune berger; il sentit une espèce de serrement de cœur inexplicable, et, comme pour se soustraire à cette émotion, il siffla son chien et se mit en devoir de se retirer.

Mais ce n'était pas là le compte de la jeune femme, qui était précisément en train de croquer le petit pâtre et son troupeau, accessoire indispensable du paysage; elle jeta du côté album et crayons, et, avec deux ou trois bonds de biche poursuivie, elle eut bientôt rattrapé Petit-Pierre, qu'elle ramena d'autorité au quartier de roche sur lequel il était assis auparavant.

—Toi, lui dit-elle gaiement, tu vas rester là jusqu'à ce que je te prie de t'en aller; le bras un peu plus avancé, la tête plus à gauche.

Et tout en parlant, de sa main fièle et blanche, elle poussait la joue bâlée de Petit-Pierre pour la remettre dans la pose.

—Mais c'est qu'il a de beaux yeux, Lucy, pour des yeux de paysan, dit-elle, en riant à sa femme de chambre.

Son modèle remis en attitude, la folle jeune femme recourut à sa place et reprit son dessin, qu'elle eut bientôt achevé.

—Tu peux te lever et partir, si tu veux, maintenant; mais il est bien juste que je te dédommage de Pennai que je t'ai causé en te faisant tester là comme un saint de bois. Viens ici.

Le pâtre arriva lentement, tout honteux, le dos humide et les tempes mouillées; la jeune femme lui glissa vivement une pièce d'or dans la main.

—Ce sera pour t'acheter une veste neuve quand tu iras à la danse le dimanche.

Le pâtre, qui avait jeté un regard furtif sur l'album entrouvert, restait comme frappé de stupeur sans songer à retenir sa main, où rayonnait la belle pièce de vingt francs toute neuve; des écaillés venaient de lui tomber des yeux, une révélation subite s'était opérée en lui. Il disait d'une voix entrecoupée, en suivant les différentes portions du dessin:

—Les arbres, la pierre, le chien, moi, tout y est, les moutons aussi, dans la feuille de papier!

—La jeune femme s'amusa de cette admiration et de cet étonnement naïfs, et lui fit voir différents sites crayonnés, des lacs, des châteaux, des rochers; puis comme la nuit venait, elle reprit avec sa femme de compagnie le chemin de la maison de campagne.

Petit-Pierre la suivit des yeux bien longtemps encore après que le dernier pli de sa robe eut disparu derrière le coteau, et Fidéle avait beau lui pousser la main de son nez humide et grenu comme une truffe mouillée, il ne pouvait parvenir à le tirer de sa méditation. L'humble berger commençait à comprendre confusément à quoi servait de contempler les arbres, les plus du terrain et les formes des nuages. Ces inquiétudes, ces élan qu'il ressentait vis à vis d'une belle campagne avaient donc un but; il n'était donc ni imbécile ni fou! Il avait bien vu collées au manteau des cheminees, dans les fermes, des images comme le portrait d'Isaac Laquedem, de Geneviève de Brabant, de la Mère de Douleurs, avec ses sept gloses enfoncées dans la poitrine; mais ces grossières gravures sur bois placardées de jaune, de rouge et de bleu, dignes des sauvages de la Nouvelle-Zélande et des papous de la mer du Sud, ne pouvaient éveiller aucune idée d'art dans sa tête. Les dessins de l'album de la jeune femme, avec leur netteté de crayon et leur exactitude de formes, firent une chose tout à fait nouvelle pour Petit-Pierre. Le tableau de l'Eglise paroissiale et si noir et si enfumé qu'on n'y distinguait plus rien, et d'ailleurs il avait à peine osé y jeter les yeux, du porche où il se tenait agenouillé.

Le soir vint. Petit-Pierre enferra ses moutons dans le parc et s'assit sur le seuil de la cabane à roulettes qui lui servait de maison d'été. Le ciel était d'un bleu foncé. Les sept étoiles du Chariot luisaient comme des clous d'or au plafond du ciel: Cassiopeée, Bootès scintillaient vivement. Le jeune berger, les doigts noyés dans les poils de son chien, accroupi auprès de lui, se sentait ému par ce magnifique spectacle qu'il était seul à regarder, par cette fête splendide que le ciel, dans son insouciance magnificence, donne à la terre endormie.

Il songait aussi à la jeune femme, et en pensant à cette main fièle et satinée qui avait effleuré sa joue bâlée et rude, il sentait un frisson lui courir dans les cheveux. Il eut bien de la peine à s'endormir, et il se roula dans la paille, comme un tronçon de reptile, sans pouvoir fermer les paupières; enfin le sommeil vint, quoiqu'il se fût fait prier un peu longtemps. Petit-Pierre fit un rêve.

Il lui semblait qu'il était assis sur un quartier de roche avec une belle campagne devant lui. Le soleil se levait à peine, l'aube pâle frissonnait sous sa robe de fleurs, les herbes des prairies étaient couvertes d'une sueur perle; la colline paraissait avoir revêtu une robe d'azur glacée d'argent. Au bout de quelques instants, Petit-Pierre vit venir à lui la belle dame de la vallée. Elle s'approcha de lui en souriant et lui dit:

—Il ne s'agit pas de regarder, il faut faire.

Ayant prononcé ces paroles, elle plaça sur les genoux du pâtre étonné un carton, une belle feuille de velin, un crayon taillé, et se tint debout près de lui. Il commença à tracer quelques linéaments, mais sa main tremblait comme la feuille, et les lignes se confondaient les unes dans les autres. Le désir de bien faire, l'émotion et la honte de réussir si mal lui faisaient couler des gouttes d'eau sur les tempes. Il aurait voulu dix ans de sa vie pour ne pas se montrer si gauche devant une si belle personne; ses nerfs se contractaient, et les contours qu'il essayait de tracer dégénéraient en zig-zag irréguliers et ridicules; son angoisse était telle qu'il manquait de se réveiller; mais la dame, voyant sa peine, lui mit à la main un porte-crayon d'or dont la pointe étincelait comme une flamme. Aussitôt Petit-Pierre n'éproua plus aucune difficulté: les formes s'arrangeaient d'elles-mêmes et se groupaient toutes seules sur le papier; le tronc des arbres s'élevait d'un jet hardi et franc, les feuilles se détachaient, les plantes se dessinaient avec leur feuillage, leur port et tous leurs détails. La dame, penchée sur l'épaule de Petit-Pierre, suivait les progrès de l'ouvrage d'un air satisfait, en disant de temps à autre:

—Bien, très-bien, c'est comme cela! continue.

Une boucle de ses cheveux, dont la spirale allongée flottait au vent, effleura même la figure du jeune pâtre, et de ce choc jaillirent des milliers d'étincelles, comme d'une machine électrique; un des atomes de feu lui tomba sur le cœur, et son cœur brûlait dans sa poitrine, lumineux comme une éscarboucle. La dame s'éleva et lui dit:

—Vous avez l'étincelle, adieu!

Ce songe produisit un effet étrange sur Petit-Pierre. En effet, son cœur était en flamme, et aussi sa tête: à dater de ce jour il était sorti du chaos de la multitude; entre sa naissance et sa mort il devait y avoir quelque chose.

Il prit un charbon à un feu éteint de la veille, et voulut commencer tout de suite ses études pittores-

